

The Humbling

Pascal Grenier

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78430ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

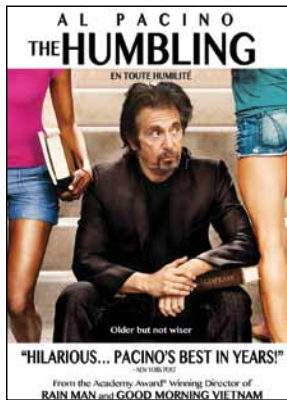
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, P. (2015). Compte rendu de [The Humbling]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 29–29.

The Humbling



Peu après la parution du roman *The Humbling* de Philip Roth en 2009, Al Pacino achète les droits d'adaptation cinématographique. Cinq ans plus tard, le roman de Roth est enfin porté à l'écran par le vétéran réalisateur Barry Levinson; le résultat est un film éponyme, tout aussi modeste que relativement sympa.

Tourné en seulement vingt jours espacés sur quelques saisons, ce film indépendant en marge des grands studios réunit le grand Al Pacino et Levinson, trois ans seulement après le téléfilm *You Don't Know Jack* pour lequel Pacino a été récompensé d'un Golden Globe du meilleur acteur dans une miniserie ou un téléfilm. Cette histoire à propos d'un célèbre, mais vieillissant, comédien de théâtre qui sombre dans la dépression n'est pas sans rappeler le récemment récompensé et adulé *Birdman*. Mais les comparaisons s'arrêtent là car *The Humbling* ne possède nullement la lucidité, la virtuosité et l'intelligence du film d'Iñárritu. Cette histoire d'une vedette déchue qui tente de retrouver le feu sacré en entamant une relation avec une amie de sa fille, une lesbienne deux fois plus jeune que

lui jouée par la pourtant attachante Greta Gerwig, n'est pas très crédible ni très originale. Malgré le jeu investi des comédiens, en particulier celui de Pacino, dont l'histoire a fait résonner en lui des choses très personnelles, le film peine à s'élever au-dessus des sentiers battus.

Construit comme un film-miroir, il manque une étincelle, un regard novateur ou encore une mise en abyme qui auraient permis à *The Humbling* de sortir d'un certain ennui. Le rythme lent ne sied guère au film et les situations ne sont pas particulièrement drôles ou palpitantes. Le film s'inscrit et fonctionne mieux dans le registre de la comédie romantique que comme une étude complexe d'un personnage à la recherche de nouveaux repères. Les implications chaotiques qui s'ensuivent dans l'entourage immédiat de cette nouvelle relation sombrent dans les clichés alors que la relation à distance que le personnage entretient avec son psychologue est particulièrement banale. On a connu le cinéaste plus inspiré par le passé et sa mise en scène, à la fois discrète et conventionnelle, manque ici de relief.

➤ **Cote:** ★★

Pascal Grenier

■ EN TOUTE HUMILITÉ | **Origine:** États-Unis / Italie – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 52 – **Réal.:** Barry Levinson – **Scén.:** Buck Henry, Michal Zebede, d'après le roman de Philip Roth – **Images:** Adam Jandrup – **Mont.:** Aaron Yanes – **Mus.:** The Affair, Marcelo Zarvos – **Int.:** Al Pacino, Kyra Sedgwick, Greta Gerwig, Dianne Wiest, Charles Grodin, Dylan Baker – **Dist. / Contact:** VVS.

Dying of the Light

Viré en 2005 de la préquelle à *The Exorcist* (qu'il a quand même réussi à remonter par la suite), Paul Schrader est de nouveau impliqué dans une certaine controverse avec son nouveau film *Dying of the Light*, un thriller d'espionnage mettant en vedette Nicolas Cage. En compagnie des acteurs Nicolas Cage et Anton Yelchin et d'un de ses producteurs, Nicolas Winding Refn (qui devait à un moment donné réaliser le film), Schrader est monté au créneau, l'automne dernier, pour appeler au boycottage de son dernier long métrage en précisant qu'il avait perdu la bataille, après un montage jugé désastreux par le studio Lions Gate.

Sorti directement en format numérique et relativement dans l'oubli, ce thriller d'espionnage – avec comme trame de fond le thème de la vengeance – n'est pourtant pas aussi désastreux que l'on aurait pu imaginer. Certes, le film cède aux conventions du genre et peine à se démarquer des autres produits DTV (*direct-to-video*) du genre. Qui sait ce que le montage original proposait comme différences, mais toujours est-il que *Dying of the Light* se laisse regarder avec un curieux intérêt. Bien que ses motivations soient un peu nébuleuses, on ressent de l'empathie pour le personnage malade campé par un Nicolas Cage en bonne forme. Vieilli pour le rôle, atteint d'une forme d'Alzheimer plus grave et en proie à des accès de démence, Cage prouve qu'il est encore capable d'élever un film au-dessus de la moyenne quand il se donne la peine de jouer. Rempli de tics nerveux et souvent agité,

Cage est l'intérêt principal de ce thriller somme toute conventionnel.

En revanche, ses partenaires ont peu à se mettre sous la dent. La relation père-fils qu'il entretient avec le personnage de l'agent campé par Anton Yelchin est mal développée et aucunement crédible. On se demande même pourquoi le jeune agent irait se compromettre dans une galère pareille. Idem pour le personnage inutile joué par Irène Jacob.

En fin de compte, le film prône un retour aux vraies valeurs américaines et critique en filigrane l'administration démocrate actuellement au pouvoir. Une finale revancharde et violente, efficace, mais un peu précipitée, en est la principale démonstration. ☹

➤ **Cote:** ★★

Pascal Grenier

■ LES DERNIÈRES HEURES | **Origine:** Australie – **Année:** 2013 – **Durée:** 1 h 27 – **Réal.:** Zak Hilditch – **Scén.:** Zak Hilditch – **Images:** Bonnie Elliott – **Mont.:** Nick Meyers – **Mus.:** Cornel Wilczek – **Int.:** Nathan Phillips, Angourie Rice, Jessica De Gouw, Sarah Snook, Daniel Henshall, Lynette Curran, Kathryn Beck, David Field – **Dist. / Contact:** Métropole.

